



Neil McWilliam, Catherine Méneux et Julie Ramos (dir.)
Catherine Fraixe, Estelle Thibault, Bertrand Tillier et Pierre Vaisse (éd.)

L'Art social de la Révolution à la Grande Guerre Anthologie de textes sources

Publications de l'Institut national d'histoire de l'art

P. Buchez, E. Bion, J.-B. Besson et Baptiste, *Salon de 1836, 1836*

DOI : 10.4000/books.inha.5169
Éditeur : Publications de l'Institut national d'histoire de l'art, PUR
Lieu d'édition : Paris
Année d'édition : 2014
Date de mise en ligne : 5 décembre 2017
Collection : Hors collection
EAN électronique : 9782917902868



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

P. Buchez, E. Bion, J.-B. Besson et Baptiste, *Salon de 1836, 1836* In : *L'Art social de la Révolution à la Grande Guerre : Anthologie de textes sources* [en ligne]. Paris : Publications de l'Institut national d'histoire de l'art, 2014 (généré le 16 mai 2023). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/inha/5169>>. ISBN : 9782917902868. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.inha.5169>.

Ce document a été généré automatiquement le 16 mai 2023.

P. Buchez, E. Bion, J.-B. Besson et Baptiste, *Salon de 1836*, 1836

Introduction par Neil McWilliam

Philippe Buchez partage la rédaction de ce compte-rendu du Salon avec trois artistes, sympathisants de son mouvement de socialistes chrétiens, qui signent le premier article. Le sculpteur Louis-Eugène Bion (1807-1860), dont la chaire néo-gothique pour l'église de Brou figure à l'exposition, et le peintre Jean-Baptiste Besson (1816-1861) – qui deviendra moine dominicain en 1840 – représentent les sympathies catholiques de Buchez, tandis que le lithographe Martin Sylvestre Baptiste (1791-1859) semble plus proche des couches populaires. Ces trois auteurs insistent sur la nécessité de l'inspiration chrétienne pour tout acte de création valable (« il [est] impossible de créer une œuvre sociale et durable sans la foi ») et critiquent durement l'art pour l'art. Ainsi, une œuvre comme le *Saint Sébastien secouru par les saintes femmes* d'Eugène Delacroix est dépréciée pour son manque de sentiment religieux et jugée inférieure à une toile comme *Le Réveil du juste et le réveil du méchant* d'Émile Signol, dont ils louent l'accord entre style et contenu.

1. Emile Signol, *Le Réveil du juste et le réveil du méchant*

1835, huile sur toile, Angers, musée des Beaux-arts.

Le second article – anonyme, mais assurément par Buchez – débute avec un réquisitoire contre l’art pour l’art déjà publié par celui-ci dans la *Revue républicaine* comme introduction au compte-rendu du Salon de 1834. Pour Buchez, comme pour ses disciples, « l’art doit toujours être social, toujours dirigé vers un but. » Abordant des thèmes élaborés dans ses textes théoriques tels son *Introduction à la science de l’histoire* (1833 ; 2^e ed. 1842), Buchez introduit la distinction entre des approches à la création artistique *a priori* et *a posteriori*. Ces termes, inspirés par le contraste entre « synthèse » et « analyse » chez les saint-simoniens, distinguent d’une part l’inspiration artistique mue par la volonté et enracinée dans une croyance qui détermine le but de l’œuvre, et de l’autre celle qui trouve ses origines dans « l’impression des sens » et n’aboutit qu’à un art sensuel et sans portée sociale. À l’instar de la majorité des critiques dans la presse socialiste et républicaine de son temps, Buchez exprime sa frustration devant une culture contemporaine marquée par le manque de « convictions » que les artistes aspirent à transmettre à leur public. Contrairement au passé – et surtout le moyen âge – quand les artistes étaient guidés par la foi et « la pensée engendrait la forme », Buchez ne trouve dans la production actuelle que la forme prise comme la finalité de l’art à part entière.

P. BUCHEZ, E. BION, J.-B. BESSON et BAPTISTE,
« Salon de 1836 », *L’Européen*, vol. 3, 1836, p.
189-194, 218-228. Extrait p. 218-219.

- 1 Il y a aujourd’hui deux doctrines sur l’art, doctrines opposées, hostiles, séparées de toute la distance qui, en morale, existe entre le bien et le mal. L’une soutient que l’art

doit toujours être social, toujours dirigé vers un but ; à ses yeux, l'art n'est autre chose que la forme qui donne une expression à la pensée : mais aussi c'est l'expression la plus pénétrante que l'esprit de l'homme puisse atteindre ; c'est le seul langage qui soit sûr d'être écouté et compris, le seul qui commande irrésistiblement l'imitation. A cause de cette puissance même, nulle œuvre n'est indifférente ; car cette œuvre porte en elle un enseignement inévitable ; elle appelle et provoque la sympathie. L'art doit donc être traité comme une de ces choses graves où il n'y a point de milieu entre le bien et le mal : il faut repousser et flétrir tout ce qui est immoral, et mépriser tout ce qui est sans but. Telle est notre doctrine.

- 2 La majorité des artistes s'est rangée dans l'opinion opposée, et la met, autant qu'elle peut, en pratique. L'art, suivant eux, est quelque chose par lui-même : peu importe ce qu'il exprime : on doit estimer, juger et aimer la forme uniquement pour sa valeur comme forme ; la pensée est chose secondaire, ou tout au moins indifférente. Les œuvres d'art sont produites sans but ; elles sont filles de la fantaisie et du caprice. Il faut donc laisser les artistes se livrer, dans une complète indépendance, à leurs inspirations personnelles : il faut se garder de mettre leur originalité à la gêne dans des conditions d'un but à remplir ; car le génie, c'est l'individualité, et l'art c'est la liberté.
- 3 Ainsi les uns considèrent l'art comme un puissant moyen d'amélioration morale et d'éducation sociale : les autres, au contraire, le cultivent comme un caprice, un amusement, ou un métier ; ils l'aiment comme un plaisir et un délassement. Quels sont ceux qui font la plus noble part aux artistes ?... Cependant, les artistes se sont presque tous affiliés à la deuxième école : il est vrai qu'ils ne s'y sont pas jetés d'eux-mêmes et par une inspiration qui leur fût propre ; ils y ont été conduits.
- 4 De ces deux doctrines, la première n'a point encore de nom : elle a commencé et elle finira avec la société : car l'humanité a toujours cru et croira toujours que l'œuvre qui n'est point entreprise en vue d'un devoir est une œuvre mauvaise. S'il fallait cependant donner un nom à cette école, nous l'appellerions *dogmatique* (celle qui enseigne). Quant à la seconde, elle mérite le nom de ses auteurs : elle est *eclectique* [sic].
- 5 L'histoire de l'éclectisme [sic] en France est chose facile ; car l'éclectisme [sic] est une école toute nouvelle parmi nous : c'est une importation d'hier. L'éclectisme est né du protestantisme allemand, dont le premier axiôme [sic] est que la raison individuelle est juge d'elle-même et de toutes choses ; et de madame de Staël, dont le premier principe était d'haïr l'esprit français. L'éclectisme commença à balbutier sous le Directoire ; mais il fit silence pendant toute cette période d'activité impériale qui a changé la face de l'Europe ; il revint avec les armées étrangères pour essayer d'imposer à notre nation le scepticisme germanique. Sous la restauration, en effet, alors que les intelligences qui ont saisi le rôle de nous guider par les arts étaient jeunes encore et encore écolières, il y eut des hommes qui enseignèrent le doute, sous le nom de l'éclectisme [sic] ; ils remplirent les chaires les plus importantes ; ils gouvernèrent l'école normale ; ils dominèrent dans les salons ; ils brillèrent à la tribune ; ils eurent leur journal philosophique, *Le Globe* ; toute l'autorité dont le pouvoir peut revêtir une doctrine leur avait été donnée. La restauration les protégeait parce qu'ils avaient été ennemis de la révolution, ennemis de Napoléon ; cependant, en qualité de protestants, en qualité de *docteurs*, ils furent presque opposans dès que la restauration se mit à agir dans le sens absolu de ses principes. Grâce [sic] à ce semblant d'opposition, aujourd'hui encore ces hommes sont partout ; ils gouvernent la politique aussi bien que les arts. Le doute est

devenu notre souverain maître ; il nous repousse ; il nous opprime nous, soit comme des hommes indigènes, soit comme des gens de foi.

- 6 Car le doute nie toutes les choses ; il n'en affirme qu'une seule, la seule dont un homme vivant ne puisse se dépouiller ; c'est la personnalité, c'est l'égoïsme et ses passions ; en d'autres termes, il hésite sur toutes croyances, sur tout ce qui peut obliger l'homme, sur tous les devoirs ; il n'est certain que de ses droits individuels, que de lui-même en un mot. N'essayez pas de discuter avec lui ; c'est un ennemi que vous ne pourrez saisir nulle part pour le combattre ; tout ce que vous avancerez il l'acceptera pour possible ; mais, pour certain, il n'y consentira pas. Si vous voulez le lui prouver, il reconnaîtra encore tacitement que votre démonstration a quelque probabilité, et voilà tout : c'est seulement quand vous attaquez sa personne que vous le trouverez positif et dogmatique jusqu'à la fureur.
- 7 Par l'influence de l'esprit de ces hommes, les arts ont cessé d'être une forme d'enseignement : quel enseignement peut exister, en effet, lorsqu'il n'y a ni croyance, ni but social ? On a prêché que les beaux-arts étaient un délassement, un plaisir ; qu'ils étaient la création d'une faculté exceptionnelle, faits pour être sentis seulement par des hommes exceptionnels ; et par suite qu'ils étaient destinés, par privilège, aux intelligences de haut lieu. Il faut remarquer qu'ici nous n'inventons point ; nous répétons seulement ce que nous avons lu et entendu mille fois.
- 8 Que devaient conclure les artistes de ces principes ? Parce qu'il n'y avait point de but, ils ont dû croire et affirmer que l'art consistait tout entier dans la forme : parce qu'il n'y avait de vrai que l'individu, ils ont dû dire que l'art émanait uniquement de la faculté individuelle : et parce que la raison de chacun est juge d'elle-même, ils ont dû encore dire que l'artiste seul était juge de son œuvre, etc. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que les docteurs ont douté même de cette conséquence tirée par leurs élèves, toute rigoureuse qu'elle fût.
- 9 Cependant cette doctrine artistique n'a point été stérile ; elle a eu la triste fécondité du mal. Un homme put se dire artiste, uniquement parce qu'il lui plut de l'être ; il n'eut plus besoin de l'assentiment de personne. Nous avons eu des artistes à l'âge où l'on ne s'appelle pas encore homme. Fermement persuadés que leur originalité leur suffisait, ils se sont dispensés d'études, et se sont mis à agir et parler en maîtres, lorsqu'ils avaient tout au plus le savoir des écoliers. Peu leur importait que le public cassât les arrêts qu'ils avaient émis sur leurs œuvres ; ils méprisaient le public ! Nous avons vu des malheureux si convaincus d'eux-mêmes, qu'ils se sont tués, parce que leurs compositions d'enfant n'avaient pas étonné le monde et commandé l'admiration universelle ! Ils se sont tués, persuadés que le mérite n'avait ici-bas ni chance de bonheur, ni avenir de gloire ! Enfin, de cette doctrine il est résulté que les artistes se sont uniquement occupés de la forme, et qu'ils se sont trouvés stériles même sous ce point de vue. On ne peut, en effet, inventer des vêtements qu'en vue de l'objet que l'art doit habiller : aussi, parce qu'ils négligeaient la pensée, ils ont été condamnés à n'être que des imitateurs, même quant à la forme ; et notre siècle s'est transformé en un atelier de copistes, en un magasin de vieilles mascarades.

INDEX

Index géographique : Florence, Rome

Mots-clés : Cathédrale, Décadence, École, Foi, Libre-arbitre, Progrès

Thèmes : Religion, Salon, socialisme chrétien